

## Pierre Ouellet : *Monde!* : Poésie : Éditions Mains libres : 2023 : 166 pages (recension)

Par Daniel Guénette

les mots me manquent  
le monde aussi : il n'y a plus rien  
à raconter... qu'à faire le point  
sur ce qui vient ou s'en est  
allé

J'extrais ces vers du tout dernier recueil de Pierre Ouellet, bien qu'ils ne soient pas les plus représentatifs de son travail. Je dis « travail » en songeant aux mots de Rimbaud : « viendront d'autres horribles travailleurs ». Ces derniers dans l'esprit de celui-ci ne seraient pas des rimailleurs, ce que Ouellet assurément n'est pas. En un sens, il prolonge à sa manière le travail du célèbre poète de sept ans. J'ai également présent à l'esprit cette idée du même relative à « de la pensée accrochant la pensée et tirant. » On trouve cela chez Ouellet :

... le fil de la  
parole nouant l'un  
à l'autre chaque son,  
chaque sens et chaque  
idée qu'on veut émettre pour si-  
gnaler notre présence  
au monde...

Et pourquoi ne pas convoquer Mallarmé dont la poétique incitait à ce que soit cédée l'initiative aux mots? Mais, Ouellet en fait l'aveu, les mots lui manquent, tout comme le monde. C'est du moins ce qu'il dit. Nous aurions sans doute tort de le contredire sur ce dernier point, le monde lui manque (et nous manque aussi terriblement); mais, en ce qui a trait à l'indigence ou rareté de ses mots, le poète lui-même ne démontre-t-il pas à travers ses généreux élans verbaux que jamais il n'en est à court?

C'est une caractéristique de l'œuvre de Ouellet, et une partie de sa force et de sa pertinence lui est redevable : en tant que créateur, il possède d'innombrables ressources. Sa source verbale jamais ne se tarit. Et pour parler de l'air qui est l'un des principaux motifs de son travail, jamais il n'est à bout de souffle. Une étude pourrait porter sur la manière de Ouellet, elle montrerait la richesse de son style. Mais « richesse » et « style » ne sont pas des termes appropriés pour parler du travail des mots qui est propre à cet auteur. Et j'insiste sur ce mot, travail, mot qui n'a ici rien à voir avec le labeur flaubertien, parce que chez Ouellet le travail ne vise ni la pureté verbale ni la simple beauté musicale du déroulement de la phrase. Il s'agit plutôt d'un travail qui dans le « dernier recours » aux mots cherche justement à « faire le point/sur ce qui vient ou s'en est/allé ».

L'œuvre de Ouellet est pourtant littéraire, hautement, mais cela vient comme de surcroît, est une manière de plus-value résultant d'une entreprise que l'on pourrait qualifier de *sur-poétique*. Les surréalistes avaient mis au point la procédure automatique. Peu leur importait le peu de valeur littéraire de leur action. Celle-ci était entreprise afin de plonger, et l'on revient ici à Rimbaud, dans les abysses de l'inconnu, devenus chez eux les abysses de l'inconscient. Ils voulaient, conformément au programme rimbaldien, « trouver une langue ». L'important pour eux n'étant pas de trouver cette langue, mais de parvenir grâce à elle à mettre à jour cela que la nuit leur dérobait et nous dérobe toujours. Il se pourrait que Ouellet, pour sa part, ait trouvé « sa langue ». Je le crois. Il se pourrait aussi qu'il n'ait pas entrepris en vain l'œuvre immense dont le présent recueil est pour l'instant le dernier opus. Il se pourrait qu'avec cette œuvre, et dans ce dernier livre tout particulièrement, il soit parvenu à vraiment faire ce qu'il avait entrepris de faire : assurément un livre de poésie, mais un livre de poésie tout entièrement consacré à essayer de saisir, « comme on le ferait à mains nues, le sens caché de la moindre chose ».

Chez ce poète dont la maîtrise de la forme éblouit, la question du sens est loin d'être évacuée. Le monde est. L'homme depuis toujours et à jamais y est un « vieil errant ». Celui que Ouellet appelle le *Grand Manant* « est perdu dans un univers trop grand pour lui, un espace sidéral à  $n$  dimensions que sa petitesse et sa faiblesse l'empêchent de comprendre et de maîtriser... ». Il en est réduit à des formes de « balbutiements » et de « hauts cris ». C'est en ces termes que Ouellet désigne nos « prières », « psaumes », « prophéties » et « poésies ». *L'homme approximatif* (c'est là le titre d'un recueil de Tristan Tzara) recourt à ce fiévreux et tumultueux babil pour tenter de mener à terme ce que Mallarmé appelait « l'explication orphique de la Terre ». Telle me semble être la fonction du poète chez Ouellet. Il veut faire le point sur le monde. Et ce point, comme on le voit dans le titre, en est un d'exclamation, mais aussi implicitement d'interrogation.

Ouellet s'exclame et interroge poétiquement le monde. Il voit les choses de haut, son regard embrasse large et chez lui les mots pour le dire arrivent aisément. Ce ne sont pas les mots que Boileau voulait sages et mesurés. On le voit, en cédant l'initiative aux mots, Ouellet est rapidement emporté dans les grandes tornades qu'ils engendrent. L'hyperbole, l'allégorie vont de pair avec la métaphore filée. De fil en aiguille, les mots naissent des mots qui leur donnent naissance, qui les suscitent par association sonore et visuelle, par dérivation, par déviation du sens et de la forme. Le poète est autant pensé par ses mots que ceux-là le sont par la volonté qu'il a de leur laisser libre cours, les tenant fermement en laisse, mais les laissant tout de même s'envoler au-delà des nues, car jamais ce poète ne perd de vue ce que l'on pourrait appeler la fonction, voire le devoir du poète : embrasser le monde et — tout en doutant fortement que cela soit possible —, selon le très beau mot de Marx, le transformer.

le monde se dresse de-  
vant nous comme une barri-  
cade d'air, de vent, de pluie  
battante qu'il faut prendre  
d'assaut [...]

On peut affirmer que Ouellet, qui met sur un même plan « poésie » et « prophétie », est lui-même à la fois poète et prophète, non pas tant parce que poétiquement parlant il prédirait l'avenir, mais parce qu'il s'exprime comme le font les prophètes des Saintes Écritures, c'est-à-dire en puisant dans les ressources les plus expressives du langage, à même les sources de la poésie, afin d'en faire jaillir de puissants geysers parlant à notre esprit et l'étourdissant quelque peu, le brassant, le secouant, lui faisant valoir

que de grands déploiements se produisent de par le vaste monde et au-delà de tout ce qui échappe à notre conscience.

Le « Monde, écrit-il, n'a plus rien d'une vraie demeure ». On s'en rend compte « dès qu'on tend l'ouïe à autre chose qu'à nos petites misères. » Certes, Ouellet n'est pas un poète de l'intime, pas un poète abonné au silence méditatif de la contemplation. Son regard est plutôt celui d'un voyant. Rimbaud encore. Ce qu'il voit nous étonne. Et je me demande bien où il va chercher tout ça, je veux dire cette constance dans son œuvre et surtout ce souffle qu'il a, qui n'est pas celui de l'éloquence, de la période balancée avec art, mais qui fait montre d'une certaine brutalité ennemie de la fioriture et de toute forme de joliesse. Non, Ouellet convoque plutôt la foudre et le tonnerre, le raz de marée, l'éruption volcanique. Avec le plus grand sérieux qui soit, il dit les choses les plus graves, celles de la vie et de la mort, celles de l'infini et du néant, de Dieu et du Monde.

Il est l'un des héritiers de nos grands poètes maudits. Qu'on en juge soi-même. Son recueil, dont il resterait tant à dire, débute sur les chapeaux de roue, au risque d'être « incapable de tenir la route sans faire une embardée ». Voici le tout début du poème d'ouverture. Et jusqu'à la fin, cela se maintient. C'est là un tour de force.

Frères freux, corbeaux des  
âges d'or, de fer, de plomb,  
croassez dru dans les branchages,  
élevez vos cris jusqu'aux nuages,  
aux voies lactées : noir-  
cissez le ciel de votre beau  
passage en ordre dis-  
persé qui porte ombrage à la terre  
entière, aux mers, aux prés, spectres  
emplumés d'air, de cendre, empaillés de vos propres  
entrailles que la ligne  
brisée de votre chant emmaille  
à l'envers [...]